

Aristophane, Eschyle et les colonels

ESCHYLE, ARISTOPHANE *Censurés*

Le bref séjour au pouvoir de George Papaandréou, leader de l'Union du Centre, avait permis à la Grèce de retrouver un semblant de vie intellectuelle, qui s'était traduit par l'apparition d'artistes de talent, souvent très jeunes, et par une floraison d'œuvres.

La junta militaire qui gouverne actuellement a arrêté net ce mouvement dans tous les domaines et, principalement, dans celui de l'édition. Sept cents ouvrages ont été interdits : la liste des deux cents premiers vient d'être officiellement publiée : y figurent la plupart des ouvrages traitant de l'histoire grecque, depuis l'époque byzantine, et presque tous les essais sur la dernière guerre, la résistance et la guerre civile. Sont également censurés la plupart des grands poètes grecs. Parmi eux, Yannis Ritsos – déporté à Youra – et Costa Varnalis, prix Lénine de la Paix en 1958.

Il y a stupidement mieux : sont retirés de la circulation six encyclopédies (dont celles des « Jeunes » et celles des « Sciences sociales ») et même des lexiques, des dictionnaires et des grammaires (dont le lexique gréco-bulgare et une « Méthode de langue russe »). Bien entendu, tous les ouvrages traduits du russe, du roumain et du bulgare sont mis à l'index, ainsi que les pièces de Ionesco, de Beckett, d'Albee et de Pinter.

Enfin les colonels grecs ont fait plus que reculer les bornes de l'imbécillité : ils les ont supprimées en censurant les classiques grecs. Nous publions ci-dessous quelques-uns des textes qu'ils ont jugés séditieux et, tous comptes faits, on comprend qu'à travers près de deux mille cinq cents ans, ils s'y soient sentis visés.

Dans « les Grenouilles » d'Aristophane, le coryphée, au cours d'une scène appelée **parabase**, enlève son masque et s'adresse directement aux spectateurs. Il leur dit : « **C'est le rôle, en toute justice, de notre sainte cohorte que de donner à la Cité bons conseils et bonnes leçons. Et pour commencer voici notre avis : qu'on fasse régner l'égalité entre les citoyens, qu'on renonce à inquiéter les gens ! Oui, en cas de défaillance, de faux pas dus aux manigances de Phrynichos, j'affirme que ceux qui ont trébuché à ce moment-là doivent être reçus à se dégager des suites de ce grief et à se laver de leurs défaillances passées. Et puis j'affirme que nul citoyen, chez nous, ne doit rester frappé d'indignité. Sinon quel scandale !** » (...)

Les gens des îles

Dans « les Oiseaux », d'Aristophane également, les diatribes contre les autorités de l'époque – religieuses et militaires – font irrésistiblement penser à l'actualité. « **Voyez Diitriphé**, dit le coryphée en parlant d'un obscur personnage parvenu au pouvoir, **il lui a suffi de ses moignons d'ailes pour qu'on le prenne comme capitaine et ensuite comme général de cavalerie !** (Patakos, ministre de l'Intérieur, est général des blindés.)

Plus loin, un délateur vient demander asile à la Cité des oiseaux. Petit dialogue censuré :

LE DELATEUR. – Des ailes ! Des ailes ! Il me les faut !

RALLIE-COPAIN. – C'est-il que tu comptes prendre la voie des airs pour débarrasser le territoire ?

LE DELATEUR. – Mais non, voyons ! J'ai fonction d'instrumenter contre les gens des Iles comme dénonciateur...

RALLIE-COPAIN. – Joli métier ! Félicitations !

Pour le public moderne, les « gens des Iles » sont évidemment les déportés, qu'on envoyait naguère à Makronissos et aujourd'hui à Youra.

Dans le « Prométhée enchaîné » d'Eschyle, Prométhée se fait l'ami et le complice des hommes contre la tyrannie de Zeus : « **Dur est un chef dont la puissance est neuve** » dit Héphestos dès le début du spectacle, car Zeus, qui vient de prendre le pouvoir sur les autres dieux, a exilé Prométhée, premier et principal résistant. A quoi Prométhée répond :

« Je sais qu'il est dur, qu'il fait le droit à sa guise, et pourtant je pense qu'il deviendra, lui aussi, malléable quand le coup l'atteindra. »

Dialogue entre Prométhée et Io, autre victime de Zeus :

IO. – Se peut-il que Zeus tombe du pouvoir ?

PROMETHEE. – Il te plairait de le voir, j'imagine !

IO. – Et combien puisque mon mal vient de Zeus !

PROMETHEE. – Eh bien, il en sera ainsi, sache-le.

IO. – Par qui sera-t-il dépouillé du puissant sceptre ?

PROMETHEE. – Par lui-même et par la vanité de ses desseins.

Et Prométhée ajoute, à l'adresse du chœur :

« Vénère, invoque, flatte le puissant de l'heure.

Moi, je n'ai pas plus cure de Zeus que de rien.

Qu'il agisse et gouverne pendant sa brève époque

Comme il l'entend, il ne commandera pas longtemps... »

Informations communiquées par JACQUES LACARRIÈRE

Nouvel Observateur (p.24)

02 août 1967